L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

CARNET MONDAIN.

BALS A L'OPERA.

Février—
18. Chevaliers de Momus.
22. Equipe de Protee.
23. Rex.
23. Equipe de Comus.

Le Parlement britannique.

La quatrième session du Parlement anglais s'est ouverte mardi et l'obscurité la plus complète enveloppe encore les projets du gouvernement et les desseins de l'opposition.

Au cours des trois premières années, la Chambre des lords a obligé le cabinet, soit par un vote formel, soit par des amendements radicaux, à retirer huit projets de loi. Cinq autres bills ont été remaniés par les pairs, de manière à en atténuer la gravité et à en limiter les répercussions. Les lois scolaires et anti-alcooliques imposées aux communes par les groupements puritains, les réformes d'un caractère trop démocratique (création de cantines gratuites, introduction du vote plural, journées de huit heures) ont trouvé sur les bancs de la Chambre haute d'irréductibles adversaires. Mais c'est surtout contre les textes suspects de socialisme agraire que les lords ont fait feu de toutes pièces. En trois ans, ils en ont rejeté ou mutilé sept. Que va-t-il se passer au cours de la quatrième session ? Les radicaux confiants dans leur étoile, se hâteront-ils de déposer leur bilan ? Les pairs sûrs de la victoire, provoqueront-ils le conflit ?

Les libéraux expriment des opinions contradictoires. Les conservateurs gardent un silence prudent.

A la suite du rejet du "licensing bill" par les lords, deux tendances différentes se manifestèrent dans les rangs de la majorité ministérielle. 248 radicaux et ouvriers invitent par une pétition formelle le cabinet à saisir les communes d'une loi limitant le veto des pairs et à faire appel au pays dès qu'elle aura été rejetée par la Chambre haute. Des esprits plus modérées redoutent les conséquences d'une dissolution hâtive, et qui surtout serait effectuée en plein hiver et au milieu d'une crise commerciale. Le rédacteur parlementaire du "Times" exprimait les convictions du centre gauche, lorsque, après avoir énuméré bien des réformes qui ne sauraient soulever, de la part des lords, une opposition irréductible, affirmait que le gouvernement avait assez de pain sur la planche pour pouvoir durer deux longues années.

A ces deux dates, février 1909 et juillet 1910, à ces deux solutions, l'une temporisatrice, l'autre précipitée, le Très Hon. H. H. Asquith est venu en ajouter une troisième. Le 11 décembre dernier, dans un de ces discours où ce barrister cultivé excelle à découvrir les contradictions de ses adversaires et à ciseler de claires formules, le premier ministre a affirmé qu'il ne désirait, ni chercher le conflit, ni éviter la bataille. En bon avocat, habile à manier les affaires autant qu'à connaître les hommes, M. Asquith veut choisir un terrain favorable et une heure propice. Puisque l'attitude hostile de la Chambre haute l'obligera tôt ou tard à saisir le peuple anglais de ce différend constitutionnel, il veut du moins faire naître le conflit sur une question où les communes puissent compter sur la justification des traditions. Pour combler un déficit qui varie entre 700 millions et un milliard de francs, le ministre des finances cherchera des impôts qui atteindront ce monopole de la terre et ce commerce de l'alcool que les radicaux voulaient enrayer par des lois qu'ont rejetées les lords. Si les pairs, qui ont le droit de repousser "in globo" la loi budgétaire, osent jouer cette carte, le cabinet fera appel au pays : " C'est sur ce budget que nous vaincrons ou échouerons. C'est sur lui que nous serons jugés ou appréciés par nos contemporains et par la postérité."

Le premier ministre paraissait avoir tranché définitivement la question. La date de la bataille était fixée pour mars. Les élections générales semblaient possibles en avril 1909. Mais voici que Winston Churchill, le ministre du commerce, dans un sensationnel discours prononcé à Birmingham le 13 janvier, a exposé une solution différente de celle préconisée par son chef.

Certes, si les lords ont l'audace de rejeter la loi budgétaire, de violer les prérogatives constitutionnelles, les radicaux accepteront la bataille avec joie et confiance. Mais leurs adversaires n'oseront pas. Winston Churchill les en défie, et déclare que le gouvernement durera deux ans encore. Il a soif de vie. Il entend jouir du pouvoir. Il veut durer.

Les unionistes sont-ils décidés à lui refuser cette légitime volupté ? Nul ne le sait. Le 14 décembre, au lendemain du discours de M. Asquith, le "Standard" et le "Daily Telegraph" proclamaient que si David Lloyd George déposait un budget socialiste, les lords n'avaient pas seulement le droit mais le devoir de le rejeter. Le 14 janvier, dans leur commentaire de l'allocution prononcée par Winston Churchill, ces deux journaux sont beaucoup moins affirmatifs. S'ils n'acceptent pas le défi de leur bouillant adversaire, ils se réservent l'avenir. Et un ou deux candidats conservateurs sont restés aussi discrets et aussi mystérieux. Le silence est une institution anglaise.

Terrible accident.

Valence, Espagne, 17 février—Cinq personnes ont été tuées aujourd'hui et soixante-dix huit autres blessées, vingt-huit grièvement, par l'effondrement du plancher d'une salle où on tirait au sort pour la conscription.

Les bons bourreaux

Chronique parisienne :

Dans la récente promotion des croix du ministère de l'Intérieur, figurait un jeune interne de Beaujon, M. Bazy, qui fut décoré pour un acte d'héroïsme. Employé comme aide dans une opération, le pus d'une plaie infectieuse jaillit sur son visage; l'étudiant se lava une fois l'opération terminée; son œil était perdu. On a beaucoup parlé de cette action, non seulement parce qu'elle est belle, mais surtout parce qu'elle fut récompensée. Si l'on consultait le martyrologe des hôpitaux, ce grand livre d'or de la bonté humaine, on se rendrait compte que chaque année s'inscrivent de nouveaux noms. "Bichat vient de mourir, écrivait Corvisart au Premier consul, sur un champ de bataille qui compte aussi plus d'une victoire. Et le public ignorera toujours le nom des soldats de cette immense armée du bien, tombés en route.

C'est qu'il est de bon ton, depuis Molière,—et même on peut remonter jusqu'à Rabelais—de se gausser des chirurgiens et des médecins, quitte à les appeler au moindre malaise. Pour le médecin, on nie les progrès de son art, on l'accuse de juger sans preuves et au petit bonheur ; pour le chirurgien, on le représente toujours prêt à couper et à écarteler ainsi qu'un bourreau.

Un jeune chirurgien, F. Cathelin, qui a voué toute sa vie à son art, vient de livrer en un article dix années de réflexions personnelles sur la profession qu'il embrassée et qu'il trouve la plus belle de toutes. Si le public considère les chirurgiens comme des bourreaux, le docteur Cathelin veut montrer que ce sont de bons bourreaux, accessibles aux plaintes de la douleur humaine, compatissants et sensibles.

C'est que, selon lui, cette vue quotidienne des souffrances développe chez le chirurgien des sentiments altruistes au lieu de dessécher son cœur, et nous sommes près de lui donner raison. Qu'on se rappelle, en effet, la belle réponse faite par le chirurgien Desgenettes au général Bonaparte qui commandait en chef l'armée d'Egypte. Bonaparte voulait qu'on empoisonnât les pestiférés de Jaffa, pour qu'ils ne fussent pas achevés par les sabres des Mamelucks. "Mon devoir à moi, répondit Desgenettes est de les conserver, et il resta, au milieu des malades, pour leur donner ses soins."

Au sentiment du devoir s'allie le sentiment de la responsabilité et celle-ci peut être terrible. Il y a le patient, qui avant l'opération supplie le chirurgien de lui dire la vérité : guérira-t-il ? est-on assuré de la réussite ? Il y a aussi le père de famille qui parle de ses enfants dont il est l'unique soutien et qui demande au chirurgien de le laisser vivre quelques années, si l'on n'est pas sûr du résultat. Aussi comprend-on que bon nombre de techniciens habiles, ayant fait leurs preuves sentent cependant leur cœur trembler au début d'une opération grave.

Mais posséder le sentiment du devoir est nécessaire dans toutes les professions ; ce n'est pas là, fort heureusement, le privilège d'une seule. Le chirurgien, ajoute M. Cathelin, doit être avant tout un artiste. Il doit aimer son art, comme le peintre aime la couleur et le sculpteur la forme ; il doit accomplir sa profession avec enthousiasme comme un musicien se laisse aller à l'inspiration. Un des grands chirurgiens de la Russie a raconté qu'il ne pouvait s'empêcher d'opérer même pendant les vacances ; il fit installer près de sa maison de campagne un petit hôpital et il se livrait aux délices de son art, entre deux séances de pêche. Voilà les preuves d'une véritable passion; mais le chirurgien ne peut être tenu pour un artiste s'il ne possède pas le sentiment de la beauté ; celui-ci est, paraît il, assez commun chez nos praticiens modernes.

On devine de quelle manière il s'exerce; il s'agit de rechercher les belles cicatrices, de les cacher le mieux possible, afin de ne pas déparer un visage. Et le chirurgien n'est-il pas comparable au sculpteur lorsqu'il rend aux membres leur rectitude et la perfection des mouvements aux jointures ? "Est-ce qu'un couteau, habilement manié dans l'extirpation de la cataracte, écrit notre chirurgien avec enthousiasme, n'est pas aussi prompt, aussi juste et aussi beau qu'un dernier coup de pinceau de Meissonier."

Est-ce qu'il n'existe pas, à côté de tous les dons professionnels, un sentiment qui les contient et les surpasse tous : celui de la bonté ; elle est nécessaire chez un médecin qui se penche chaque jour au chevet des malades ; il doit être, a dit l'un d'entre eux, l'homme de l'amour. On a maintes fois signalé l'influence physique du praticien dans un hôpital ; si la bonté est répandue sur son visage ; si le souci d'humanité se mêle à la conscience de sa force, il fait des miracles, et si le miracle est impossible par la science, le cœur humain parvient à l'accomplir. Un des chirurgiens les plus réputés, M. L. Faure, a raconté cette histoire émouvante. Dans son service d'hôpital, il avait une malade, jeune, à la physionomie douce et résignée ; elle souffrait d'une affection grave, et le chirurgien fut obligé de l'opérer. Le soir, le médecin vient voir sa malade et constate qu'elle touche à sa fin. Cependant, comme il arrive fréquemment dans les cas mortels, l'opérée se sentait mieux. "J'ai une prière à vous adresser, docteur, dit-elle ; vous m'avez sauvée ; voulez-vous permettre à votre malade d'embrasser son sauveur." Elle allait mourir, et le médecin, baisa son front fiévreux en cachant ses larmes.

Le lendemain, le docteur arriva dans la chambre de sa malade et constata qu'elle était morte, presque heureuse.

"Ma douce et charmante opérée venait de mourir, a écrit M. Faure, elle était là, toute blanche, mais souriant encore de son beau sourire de confiance et d'espoir ; j'étais seul ; je sentis ma poitrine se gonfler d'une oppression soudaine, et mes yeux s'emplirent de larmes." Et le médecin ajoute : "Sur son front déjà glacé, je posai mes lèvres en lui demandant pardon de n'avoir pu la guérir".

Nous avons donné ce récit d'une simplicité admirable ; nous aurions pu en conter d'autres ; c'est que tous les jours, dans nos hôpitaux de Paris et de province ; dans nos villages les plus reculés, des hommes dépensent des trésors d'intelligence et de bonté. Nous pensons trop au chirurgien célèbre, fêté, devenu le roi de la mode ; nous oublions ceux, volontairement obscurs, qui accomplissent dans le silence leur œuvre de bonté et de charité humaines. Ils sont les vrais héros de notre temps.

La catastrophe de la mine West Stanley.

Newcastle, Angleterre, 17 février—Les travaux de sauvetage, dans la mine de West Stanley, où une explosion de grisou est survenue hier après-midi, se sont poursuivis toute la nuit avec la plus grande activité.

Jusqu'ici 32 mineurs ont été retirés vivants, la plupart grièvement blessés. On croit que 150 hommes sont encore ensevelis dans les galeries.

La machine à explorer le mensonge.

MM. Jung, professeur à l'Université de Zurich, et Petersen, de New York, ont inventé un appareil autour duquel on mène grand bruit. Cet instrument, nommé le psychomètre, a le pouvoir, non pas tout à fait de lire la pensée incluse dans un cerveau, mais au moins de découvrir le mensonge qui s'y cache en révélant le désaccord de l'intelligence et de la volonté. Il se compose d'un galvanomètre, d'une lampe et d'un miroir. L'opérateur place les mains du sujet exploré, l'une sur un pôle de zinc, l'autre sur un charbon ; un courant électrique se développe aussitôt, actionne le galvanomètre et fait au même moment, selon son énergie, monter ou des cendre la flamme de la lampe qui se reflète dans le miroir. Ce miroir est gradué et son échelle indique la puissance du courant. Celui-ci est d'autant plus intense que les émotions du sujet sont plus vives ; il révèle donc aux yeux de l'opérateur le petit drame intime que suscite dans le cerveau le conflit du mensonge et de la vérité.

Quelle funeste invention ! disent les philosophes. Que de difficultés, d'amertumes, de désenchantements et de tristesses ! Nous voici pareils à l'ingénu Siegfried qui, portant à ses lèvres son doigt brûlé par le sang du dragon, entendit sous les paroles caressantes de Mime le langage muet de sa pensée haineuse. Plus de bonheur, plus de repos, si l'on nous ôte la douceur d'être dupes.

Rassurons ces moralistes qui pensent que le mensonge est la base nécessaire des rapports sociaux. Et rassurons surtout les personnes qui mentent toujours. Celles ci n'ont rien à craindre. Le psychomètre n'enregistre que les conflits. Il y a des natures si heureusement douées que jamais la vérité ne s'offre à leur esprit ; non seulement elles ne sont point tentées de dire un mot de vrai, mais l'idée même ne saurait leur en venir. Chez elles point de conflit ; elles peuvent, sans sourciller, se soumettre à l'épreuve ; elles en sortiront avec un brevet d'inaltérable franchise, la flamme et le miroir marquant le calme plat. L'épreuve n'est dangereuse que pour les gens sincères, ceux chez qui l'habitude n'a point émoussé l'émotion ; elle sera terrible pour les pauvres petits menteurs occasionnels qui ne mentent, comme vous et moi, qu'à leur corps défendant.

Je sais bien qu'on n'est pas obligé de se livrer au psychomètre, et que les curieux n'ont pas toujours un pôle de charbon et un pôle de zinc à vous mettre dans la main. Mais quelle fâcheuse posture, quels soupçons humiliants, si l'on se refuse à leur insdiscrète expérience ! Il y a, dans le théâtre infantile de Berquin, une pièce où quelque Mentor, voulant découvrir l'auteur d'un innocent délit, convie tous les enfants de la maison à caresser une poule noire enfermée dans un sac : "La poule chantera, dit-il, pour dénoncer le coupable !" La poule ne chante pas ; mais quand la troupe a défilé devant le sac, le Mentor examine les mains. Elles sont toutes noires, car la poule était une poule blanche barbouillée de charbon. Une seule est restée pure, et c'est celle du coupable qui n'a pas osé se soumettre à l'épreuve, craignant de faire chanter la poule.

Le psychomètre doit ressembler un peu à la poule de Berquin.

La Croix Rouge Française.

Les docteurs Dedet et Henri Martin, qui avaient accompagné en Italie les infirmières de l'Association des Dames françaises et qui s'étaient séparés d'elles à Naples pour aller, sur les conseils de M. de Lalande, le consul général, faire une enquête spéciale en Sicile, sont rentrés à Paris.

Ils rapportent une série de renseignements extrêmement intéressants et qui seront très utiles au comité permanent de secours de la Croix Rouge pour son action future d'assistance aux sinistrés. M. Engelhardt, le consul de France à Palerme, les a aidés avec un zèle parfait dans leur tâche.

On a désormais sur la situation en Sicile des données aussi complètes que celles qu'avaient obtenues MM. le vicomte de Nantois et le docteur Bouloumié sur la situation en Calabre.

Avant de quitter la Sicile, les docteurs Dedet et Henri Martin ont voulu faire des recherches à Messine, dans l'espoir de retrouver sous les ruines du consulat de France, dont il ne reste debout qu'un grand mur, le corps de M. de Pommayrac et de sa fille. Les autorités italiennes mirent à leur disposition un détachement de vingt sapeurs du génie. Malheureusement, après quatre jours de fouilles, ils ne parvinrent à découvrir aucun cadavre. Pourtant, parmi les décombres ils ont pu recueillir un ouvrage à l'aiguille auquel avait travaillé, la veille même de la catastrophe, Mlle de Pommayrac,—cette relique sera remise à sa famille,—et le drapeau du consulat de France, qu'ils ont rapporté à M. de Lalande et qui sera conservé au consulat général de Naples.

Mort du chef indien Géronimo.

Lawton, Okla., 17 février—Géronimo, le célèbre chef indien, est mort aujourd'hui à Fort Sill, Oaklahoma, où il était détenu comme prisonnier de guerre depuis nombre d'années.

THEATRES.

ORPHEUM.

Au nombre des excellents artistes qui paraissent cette semaine sur la scène de l'Orpheum, il faut citer en premier lieu Mlle Augusta Glose, pianiste et vocaliste du plus grand talent.

Comme toujours les vues du kinodrome sont des plus intéressantes.

TULANE.

Le succès de Max Rogers, dans l'amusante comédie "In Panama", s'accentue à chaque représentation.

C'est devant une salle comble que l'irrésistible comique et les excellents artistes qui le secondent ont joué hier en matinée.

CRESCENT.

"King Casey" la charmante comédie musicale donnée cette semaine au Crescent, continue à jouir de la vogue du public, ce qui s'explique par le talent de Johnny et d'Emma Ray les deux premiers rôle.

"King Casey" sera donné en matinée aujourd'hui, à prix populaires.

La question de l'Opéra.

Les personnes qui s'intéressent à la renaissance de notre scène lyrique française sont invitées à prendre part à un meeting, qui aura lieu samedi soir à huit heures, dans la Salle de l'Union Progressiste. Le maire Behrman, les membres de l'Union Progressiste, les membres de la Ligue des hommes d'Affaires, les membres du Club de l'Opéra et plusieurs souscripteurs assisteront au meeting.

L'abonnement réuni jusqu'ici par M Layolle s'élève à 30,000 dollars, et 10,000 dollars sont encore nécessaires pour garantir le succès financier d'une saison d'opéra. M. Layolle doit rentrer prochainement à Paris afin de procéder à l'engagement des artistes qui paraîtront la saison prochaine sur notre scène d'Opéra. Il est nécessaire qu'avant son départ il soit définitivement fixé sur le montant dont il peut disposer.

Il faut espérer que le meeting de samedi tranchera définitivement ce point et que toutes les personnes qui tiennent au succès de notre Opéra feront un dernier effort pour réunir la somme nécessaire.

Il serait vraiment regrettable, pour quelques milliers de dollars qui manquent encore, que M. Layolle se trouvât dans l'obligation de renoncer à son projet de doter notre scène lyrique d'une troupe de premier ordre.

COMPTES-RENDUS DE L'Athénée Louisianais,

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant tous les trois mois.

Sommaire du fascicule de janvier 1909.

Procès-verbaux.

Vieux Noels du Canada Français. (D'après un ouvrage récent.)—M. l'Abbé Antonio Huot.

Poucha-Houmma. [Tragédie par Le Blanc de Vilneufve, publiée en 1814.)

Programme du Concours de 1909.

Incendie rue Gravier.

A dix heures et demie hier soir, une alarme d'incendie réunissait les pompes dans le voisinage des rues Gravier et Baronne, où le feu avait éclaté dans une bâtisse à trois étages, rue Gravier, 818.

L'immeuble occupé par Smith et Cie., une agence de détectives, J. D. Kitchen, un agent d'assurance et Blum et Robichaux, a subi des dommages d'environ $3,000. En arrivant sur les lieux le chef O'Connor a fait sonner l'alarme générale.

Attaque et vol.

Herman Petersdorf, de Scranton, Miss., a été victime de deux bandits l'avant-dernière nuit qui lui ont enlevé sa bourse contenant $30. Petersdorf venait de débarquer du train de Louisville et Nashville et a demandé une adresse à un noir qui se trouvait à la gare.

Le noir a consenti à l'accompagner et a conduit le visiteur rue Perdido où ils ont été rejoints par un autre noir. Au moment où ils passaient dans une rue non éclairée les deux nègres ont pris l'étranger à la gorge et l'ont dévalisé.

Détournement.

Joe B. Gardner a été arrêté à l'intersection des rues Gravier et St Charles, hier après-midi, par le détective Dillmann. Il est accusé d'avoir détourné une somme de $7 au préjudice de T. J. McEvoy.

Pickpockets à l'œuvre.

Pendant que Mme James Oliver, domiciliée rue Orléans, 2529, faisait des achats rue du Canal, hier après-midi, un adroit pickpocket lui a enlevé son porte monnaie contenant $44.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 60. Commencé le 8 déc. 1908

LA Princesse Noire

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR PAUL MARGUERITTE

DEUXIÈME PARTIE

LA VENGEANCE DU MARQUIS

XIV

BIEN JOUÉ !

(*Suite.*)

—Ah ! Sainte Vierge, et tous les saints du Paradis ! V'la que le diable me tente, à présent !

—Le diable ?

—Bien sûr ; madame et monsieur, une pauvre fille comme moi, m'offrir des mille et des cents ! J'suis honnête, mais n'y a pas d'honnêteté, disait monsieur le recteur de chez nous, qui au bout du fossé ne puisse faire la culbute.

" Rapport à ça, madame, j'aime mieux m'en aller, avec votre permission, et sans faire mes huit jours, encore !

—Mais, ma fille, êtes-vous dans votre bon sens ? Expliquez vous, pour l'amour de Dieu !

—J'viens pour ça, madame, parce que, bien qu'on soit pauvre, on a de l'honnêteté. V'là donc que j'étais descendue quatre à quatre chez le fruitier pour lui reprocher qu'un de ses œufs ne devait pas être frais....

" — Ecoutez donc, que me dit la fruitière, — madame la connait bien, peut-être, une petite femme qu'a l'air d'une oreille verte et acide comme verjus — écoutez donc, qu'elle me dit.... et d'abord voilà un autre œuf à la place, tout frais pondu ; qué-qu' vous veulez, on n'est pas dedans ?.....

—Abrégez, Gertrude !

—Oui, madame....

— " Ecoutez donc, qu'elle me dit la fruitière, v'là une dame qui vous connait et qui a quelque chose à vous dire. Mais passez donc dans l'arrière-boutique, vous serez mieux pour causer. "

" Et comme elle le dit, elle le fait : en un rien de temps, je me vois en face d'une petite vieille bien propre qui me roulait un sourire en cœur, et elle avait des mitaines et un cabas de tapisserie à la main.

"—Qu'est-ce que vous me voulez ? que je lui fais.

"—Rien que du bien, ma poulette ; voyez vous, j'suis placeuse de mon métier et je cherche des bonnes comme vous, propres, travailleuses, avenantes à regarder, et je les place d'une façon qu'elles me remercient longtemps après.

—Abrégez donc, Gertrude.

—Je ne peux pas, madame ; si je débobine pas tout le fil de l'écheveau, v'là qu'il y aura des nœuds et que je m'embrouillerai .... Je réponds donc à cette vieille bien propre :

"—Moi ? mais j'ai une bonne place comme ça.

"—Vous ? Vous gagnez quarante francs et pas beaucoup de sous du franc. Qu'est-ce que vous diriez d'entrer chez un prince, soixante francs par mois et presque rien à faire ?

" —Et pourquoi, que j'dis, vous me proposez ça à moi ?

" — Parce que je vous connais bien, qu'elle réplique, et que vous êtes juste mon affaire. Vous êtes la meilleure cuisinière et la plus honnête du quartier.

Madame Mitre protesta avec une indignation comique de la tête, et ses pieds impatients, piétinèrent le parquet.

" —Oh ! non, que je lui dis, — car ses paroles mellifiées elles me donnaient de la défiance, — pour ça j'ai mes défauts, et y a beaucoup de plats que j'sais pas faire, et j'ai pas beaucoup de tête, que j'oublie mes commissions, même que madame me fait honte assez souvent ! Pour honnête ! je ne dis pas.

" Oui, qu'elle reprend, la vieille sucrée, et dites-moi, ma belle, est-ce que vous avez souvent pris des pastilles comme ça pour votre rhume ?

" Et voilà qu'en disant ça elle sort de sa poche un porte-monnaie gonflé et qu'elle se met à étaler sur la table des pièces d'or de vingt francs qui luisaient comme autant de petits soleils.

" Moi, j'sens quelque chose qui m'encharibotte l'estomac, et j'dis :

"—Non, bien sûr.

"—Il y a là cinq cents francs, qu'elle fait en me regardant avec des risettes de séduction et en me fouillant dans les yeux avec ses yeux qu'étaient pointus comme des aiguilles à tricoter.

"—Eh bien ! quand il y en aurait mille, que je dis.

"—Il y en aurait mille si vous vouliez. Voyez-vous, il y a une mère qui voudrait bien embrasser sa tite fille. Rien que l'embrasser. C'est de l'humanité, ça, voyons. Vous avez trop bon cœur pour ne pas comprendre ça.

—Ah ! fit madame Mitre indignée en se dressant, la coquine !

—Oui, madame, pour sûr que c'était une coquine ; et comme je me méfiais je dis à la vieille sucrée :

" — Ce serait y pour la petite demoiselle de monsieur ?

" Tout juste, qu'elle fait la vieille enjôleuse, et si vous vouliez la faire sortir sans qu'on la voie, afin qu'elle retourne avec sa pauvre mère qui l'aime tant, c'est pas mille francs pour nous, c'est ce que vous voudriez, parce que l'amour maternel, qu'elle ajoute en soupirant, vous sentez bien que ça n'a pas de prix.

—Et qu'avez-vous répondu, Gertrude ? demanda madame Mitre, tandis que son fils, se soulevant à demi, regardait la servante avec des yeux agrandis de colère et de douleur. Lui voler Made encore une fois, ah ! les misérables ! On allait voir !

—J'ai dit : " Faut que je réfléchisse, ça en vaut la peine.

" —Pour sûr, que ça en vaut la peine, m'a dit la vieille. En attendant, tenez, ramassez toujours ça !

" Et v'là qu'elle me met cinq beaux jaunets dans la main.

" —C'est pour les arrhes !

" —Ah, non, que je réponds. Pour moi, c'est tout ou rien. Faut réfléchir !

" —C'est ça, réfléchissez, ma bonne et belle, et demain matin vous me retrouverez ici à la même heure. Voyez-vous on ne regardera pas à la somme. Et pensez à tout ce que vous pourrez faire avec tant d'argent : vous serez comme une rentière !

" Oui, oui, que je réponds.... Mais ma purée brûle ben sûr !

" A demain, dit la vieille sucrée.

" Et sans lui répondre, même le quart d'une parole, v'là que je galope et je viens tout chaud dire ça à madame et à monsieur.

—Vous êtes une très brave fille, Gertrude ; c'est bien, d'être honnête.

—Oh non, pour ça, madame, non, j'suis pas meilleure qu'une autre. Je ne veux pas être tentée : le diable est plus fort que nous. Et il est plus malin.

" S'il vous plaît, madame, j'aime mieux m'en aller, bien sûr, je trahirais pas monsieur, j'suis pas la cousine à Judas ; mais quoique j'étais pas malheureuse ici, une place où il y a tant de tentations, c'est pas bon pour ma santé.

—Nous en reparlerons, Gertrude, vous valez mieux que vous ne croyez. N'allez pas demain chez la fruitière, ne parlez pas à cette vieille entremetteuse, et soyez tranquille, nous allons mettre ordre à tout ça.

—Oui, madame ; alors, je sers le déjeuner ?

—Servez, Gertrude !

Les œufs à la coque furent trop cuits, la purée sentait le brûlé et la côtelette de Made était calcinée. Mais à cause du trouble qui, visiblement, poignait la servante, madame Mitre, contre son habitude, ne lui adressa aucun blâme.

Ce matin-là, Nascogriffo et Germaine s'étaient attardés à bavarder, la jeune femme dans son large lit aux draps de fine toile bordés de dentelle, aux rideaux de brocatelle jaune, Nascogriffo en caleçon mauve mourant et robe de chambre rose ému, des babouches algériennes brodées d'or aux pieds.

Il beurrait avec componction des rôties pour agrémenter le chocolat fumant, qu'on venait de leur servir. Un feu magistral craquetait et flambait dans la cheminée.

La chambre était vaste et tendue de soie à ramages verts ; tous les meubles étaient de style et de vieux tapis d'Orient jonchaient la moelleuse carpette de feutre cerise.

Nascogriffo avait bien fait les choses.

Ingénieux comme toujours, il avait su dénicher cet appartement de luxe fantaisie d'une actrice qui venait de l'abandonner à l'improviste sur un engagement à Saint-Pétersbourg.

Germaine et lui y menaient depuis quinze jours la vie la plus fastueuse et la plus désordonnée. Théâtre tous les soirs, déjeuners et dîners au restaurant, achats sans compter, et pour lui veines étonnantes dans les tripots où il jouait régulièrement une nuit sur deux.